

## Poème 480 : Le routard

De la cabine du camion,  
Je vois avec émotion  
Défiler les paysages,  
Hanté par ton visage  
Qui flotte dans la nuit...  
Homme perdu, je m'enfuis,  
Le regard tourné vers la route,  
En main un casse-croûte...

Peut-être te moques-tu  
Des doutes qui me tuent,  
Avec des gars qui t'aiment,  
Fous de toi jusqu'à l'extrême ?  
Le conducteur, à son volant,  
Moi, sans but, sans allant,  
Me manque ta présence,  
Rongé par ton absence.

\* \* \* \* \*

Sans amour, sans ami,  
A disparu ma bonhomie.  
Quelle subite rafale de vent  
Me rendrait enfin plus vivant ?  
Quel léger souffle dans un bel été,  
Ressusciterait mon ancienne gaîté ?  
Quelle stimulante brise de la mer  
Chasserait mes songes amers ?

Hier, épris de tes airs,  
Transi par tes chairs...  
Hier, rivé à tes paroles,  
Emporté par leur envol...  
Hier, fier d'être ton amant,  
Comblé par tes envoûtements,  
Pourquoi avoir voulu me retirer  
D'un monde à mes yeux déchiré ?

Parce que mes désirs,  
À trop exiger de plaisirs,  
Conduisaient à ma perte,  
Mon âme peu disserte !  
Face à ces folles envies,  
Dévoreuses de ma vie,  
Mieux valait partir,  
Sans te prévenir.

Aussi, par un jour pluvieux,  
Sans oser venir te dire adieu,  
Ai-je pris mon vieux sac à dos,  
Et, sur le passé baissé le rideau,  
Porté par un obscur brûlant besoin  
De liberté, censé m'emmener très loin.  
À ne plus vouloir croire qu'en l'azur infini  
Et ses promesses, j'ai décampé en catimini.

\* \* \* \* \*

Couché sous un vieux chêne  
— Conscient de ma déveine —  
À voir tant de feuilles mortes  
Pourrir, sur place, de la sorte,  
À l'aube naissante, je m'en vais  
Dès que m'éblouit le premier rai,  
Sur d'étroits sentiers de pierres,  
Porté par la vision d'une rivière.

Au milieu de fragiles roseaux,  
Où nichent beaucoup d'oiseaux,  
Je me vois ôter mes vêtements,  
Et, sans y croire réellement,  
Me jeter, vite, dans son lit,  
Pour noyer regret et dépit,  
Impatient que son cours  
M'emporte sans détour.

En effet, ces derniers mois,  
Assailli bien trop de fois  
Par des peurs, j'ai songé,  
Dans le désarroi plongé,  
Que ma quête de bonheur,  
Loin de tes grands yeux rieurs  
Et de tes vives ardeurs, en ma mémoire  
Vivaces, conduisait droit vers un trou noir.

Car, l'obscur force en soi  
Qui pousse à obéir à ses lois  
En vue d'atteindre l'Absolu,  
Aux limites de l'horizon nu,  
— Fatigué d'avancer pas à pas  
Sur d'âpres voies peu sympas —  
S'amenuise à la longue, laminée  
Par trop de solitude endurée.

\* \* \* \* \*

C'est pourquoi un matin de septembre,  
Au sortir d'une anonyme chambre,  
Sans roulements de tambour,  
J'ai pris le chemin du retour.  
Et, sur le perron de ta maison,  
Poussé par d'exaltantes raisons,  
J'ai frappé quelques coups à ta porte,  
Sans quiconque pour me prêter main-forte.

À te voir m'ouvrir, belle et avenante,  
Pendant que la ville trépidante  
Brise les rêves dans le bruit  
Et les lumières de la nuit,  
J'ai renoncé aux miens  
Qui ne menaient plus à rien  
Et osé t'avouer, confus et blême,  
Qu'au final, il n'y a que toi que j'aime.

Prête, à la douceur dans tes yeux,  
Malgré mes errances sous les cieux,  
À pardonner ma fuite et mes lâchetés,  
Surtout de t'avoir cavalièrement traitée,  
Envahie d'émoi, tu m'as pris dans tes bras,  
Et, sur le seuil, émus malgré notre embarras,  
Sans chercher à savoir ce qu'il allait advenir,  
Nous voulions croire en un nouvel avenir...

\* \* \* \* \*

Sur tes épaules, m'abandonner,  
Contre tes seins, m'oublier,  
Sur ton ventre, me reposer,  
Entre tes cuisses, me lover,  
Miné par trop d'errances,  
Tu es ma dernière chance.  
À ne plus vouloir te quitter,  
Laisse-moi, avec toi, habiter !

J'ai trop marché durant des mois  
Sans jamais savoir où j'allais, ma foi,  
Sous la pluie, sous le soleil, dans la neige,  
Dans des forêts, sur des plaines, pris au piège,  
Dans des villes et des villages, toujours mal à l'aise.  
Aujourd'hui, je sais que, seule, ta personne m'apaise.  
Désormais, chaque jour, au réveil, au chaud contre toi,  
Je ne veux plus que ta laiteuse peau comme unique toit.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)

Entre le 6 et le 9 juillet 2021

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier le texte ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.

Dépôt légal du blog : [philippe-parrot-auteur.com](http://philippe-parrot-auteur.com)

À la B.N.F, à Paris, le 20 février 2019.

Numéro d'Issn 2650-0078. © 2011/2021